



Je voulais vous revoir, mon enfant. — Page 184, col. 1.

Il frappa d'une façon particulière sur un timbre. Au bout d'une minute, une suivante parut.

— Jane, lui dit en anglais lord Wentworth, vous êtes-vous mise, comme je vous l'ai ordonné, à la disposition de cette dame?

— Oui, milord.

— Comment se trouve-t-elle en ce moment, Jane?

— Elle paraît triste, milord, mais non pas accablée. Elle a le regard fier et la parole ferme, et commande avec douceur, mais avec l'habitude d'être obéie.

— C'est bien, dit le gouverneur. A-t-elle pris la collation que vous lui avez fait servir?

— A peine a-t-elle touché un fruit, milord; sous l'air d'assurance qu'elle affecte, il n'est pas difficile de démêler beaucoup d'inquiétude et de douleur.

— Il suffit, Jane, dit lord Wentworth. Vous allez retourner auprès de cette dame, et vous lui demanderez de ma part, de la part de lord Wentworth, gouverneur de Calais, à qui lord Grey a dévolu ses droits, si elle veut bien me recevoir. Allez et revenez vite.

Au bout de quelques minutes qui parurent des siècles à l'impatient Wentworth, la suivante reparut.

— Eh bien? demanda-t-il.

— Eh bien! milord, répondit Jane, cette dame non-seulement consent, mais encore demande à vous entretenir sur-le-champ.

— Allons! tout va au mieux se dit lord Wentworth.

— Seulement, ajouta Jane, elle a retenu auprès d'elle la vieille Mary, et m'a ordonné à moi-même de remonter tout de suite.

— Bien, Jane, allez. Il faut lui obéir en tout, vous entendez? Allez. Dites que vous ne me préoccédez que d'un instant.

Jane sortit, et lord Wentworth, le cœur serré comme un amoureux de vingt ans, se mit à mon-

ter l'escalier qui conduisait à la chambre de Diane de Castro.

— Oh! quel bonheur! se disait-il, j'aime! Et celle que j'aime, la fille d'un roi! est en ma puissance!

ALEXANDRE DUMAS.

La suite au prochain numéro.

LES DRAMES DE LONDRES

DEUXIEME PARTIE.

LES MALHEURS D'UNE JEUNE FILLE

PAR

CH. BERNARD DEROSNE.

SUITE.

Jusqu'ici la gouvernante avait parlé avec l'entière conviction que des ennuis seuls avaient causé le changement de conduite et la singularité de manières de son maître; mais son embarras croissant, l'étrangeté de ses observations à l'égard de lady Cecilia, son inquiétude, sa crainte qu'elle ne prît en mauvaise part son absence du logis, donnaient créance à certaines rumeurs qui lui étaient parvenues sur la légèreté de la baronne.

Toutes ces circonstances jointes au nombre de fois que lady Cecilia avait envoyé demander M. Tracy, firent naître des soupçons dans l'esprit de la vieille gouvernante.

— Avant que vous ne sortiez, monsieur, dit-elle, désireuse d'écartier ce soupçon et de changer de sujet de conversation, je dois vous dire qu'hier après-midi, entre une heure et deux, Katherine Wilmot est venue ici...

— Vraiment! Comment, déjà? fit le recteur.

— Et elle m'a assuré que vous lui aviez, quelques heures auparavant, offert une place dans votre maison, continua la vieille femme; je n'ai pas hésité à la prendre, et puis, c'est une si bonne fille; je ne serai pas fâché de la voir quitter la demeure de son oncle.

— Alors vous approuvez cet arrangement, mistress Kenrick? dit Reginald.

— Certainement, monsieur, si toutefois j'ai le droit d'approuver ou de désapprouver, répondit la vieille dame, qui, en dépit de son bon naturel, était quelque peu piquée de n'avoir pas été consultée préalablement sur cette affaire.

Puis, honteuse de cette petitesse de sentiment, elle se hâta d'ajouter:

— Mais la pauvre fille a quelque chose de bien triste à vous dire sur la manière dont elle a quitté son oncle, et, si vous le permettez, je vais vous l'envoyer.

— Faites, dit le recteur, qui n'était pas fâché de se débarrasser de sa gouvernante, dans les manières de laquelle sa conscience coupable lui faisait découvrir certaines particularités qui le remplissaient d'inquiétude.

Quelques instants après Katherine Wilmot entra dans le cabinet du recteur.

Son histoire était courte et pénible.

— Après que vous m'eûtes quittée, monsieur, dit-elle, je me laissai aller à penser combien vous étiez bon, ainsi que monsieur Markham, et combien je serais heureuse de pouvoir vous prouver à tous deux à quel point je désire mériter tout ce que vous avez l'intention de faire pour moi. L'heure passa et, pour la première fois, j'oubliai de préparer le dîner de mon oncle pour l'heure ordinaire. J'eus tort, je le sais, monsieur; mais aussi j'avais tant de choses à penser! A une heure rien n'était prêt; je fis de mon mieux, mais mon oncle arriva aussitôt avec mon cousin. Il était de très-mauvaise humeur parce que son fils avait positivement refusé de l'aider le matin. Je n'ai pas besoin de vous dire, mon-